

L'histoire de la première page vaut d'être contée, écrit M. Henff de Weindel, rédacteur en chef. Sur le document original, la nièce du tsar, supérieure du couvent des diaconesses de Moscou, se trouvait revêtue de la robe noire de l'ordre. Le tsar était en noir. Le laquais en noir. Les chevaux, noirs. Tout ce noir risquait de provoquer un désastre. On en était au temps des oppositions de valeurs dans les clichés.

Le « patron » prit une décision. Il déclara sur le mode définitif : — Passez la diaconesse au blanc !

Et la vérité vestimentaire s'en trouva méconnue.

Ce n'est pas la vérité vestimentaire seulement, qu'il arrive que la presse méconnaisse. Il eût cependant été difficile de nier quel danger menace, à travers les parades dont Rome fut le théâtre. Les programmes, les comptes rendus détaillés du spectacle sentent la poudre. Comment ! ils n'ont pas saisi l'occasion d'imposer la paix au monde ! La parade n'est pas la mobilisation, sans doute ; mais dans les airs ces escadrilles, et, qui ébranle la terre, ce pas de l'oie... Quelle saignée se prépare et faudra-t-il que la jeunesse expie pour les faux dieux ? M. Paul Morand écrit dans le *Figaro*, du roi Carol :

Nul chef d'Etat ne s'est autant que lui préoccupé du sort de ces précieuses générations pour lesquelles on n'imagine trop souvent d'autre utilité que d'être de la substance mobilisable pour la guerre.

Mais à Néron, que faisait la mort de ses esclaves ? Mais chez le diable, quel souci, sinon d'attiser le feu ?

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Opéra-Comique : *Le Bon Roi Dagobert* (reprise), comédie musicale en quatre actes, poème d'André Rivoire, musique de M. Marcel Samuel-Rousseau. — *Société Philharmonique* : œuvres nouvelles de MM. Alexandre Tansman, Marcel Mihalovici, Henry Barraud et Bela Bartok. — Julie Reisserova.

Il y a trente ans — si j'ai mémoire — que la Comédie-Française donna *Le Bon Roi Dagobert* d'André Rivoire, curieux et plaisant mélange de vaudeville et de poésie, œuvre légère et point dénuée de charme, et qui semblait appeler la collaboration d'un musicien. Le sujet est, à volonté, celui d'un conte de Boccace ou bien celui d'un mythe pareil à l'histoire

de Psyché. On en peut rire ou s'émouvoir. Le poète a choisi de faire rire. Il suit son propos et réussit parfaitement à nous divertir : Hidelswinthe, princesse des Goths, est fiancée au roi Dagobert. Mais elle aime un sien cousin, et n'accepte pas de partager la couche de son époux. Eloi, fertile en ruses comme Ulysse, met l'esclave Nantilde dans le lit du roi, auquel il fait croire qu'un oracle lui interdit de jamais allumer les flambeaux dans sa chambre. Nantilde remplit son office avec tant de plaisir que le roi, déjà fort épris de sa fiancée, deviendrait passionnément amoureux de sa femme s'il n'était par celle-ci rebuté tout au long des jours, alors qu'il en est si bien caressé tout au long des nuits. Mais tout a une fin, et quand Dagobert aperçoit qu'il est joué, il condamne Nantilde à mort, cependant que la reine offensée se retire chez les Goths et les arme contre les Francs. Hideslwinthe triomphe de Dagobert. Mais le dépit et peut-être la jalousie la rendent amoureuse à son tour : elle veut maintenant consommer le mariage et replace la couronne sur une tête que l'on s'attendait à la voir orner de toute autre façon. Hélas, c'est Dagobert qui ne peut plus se passer de Nantilde. Précisément le bon Eloi a sauvé la jeune esclave. Elle reparait à point nommé; Hidelswinthe, moins barbare que son nom, pardonne et se retire. Dagobert gardera Nantilde et l'on veut croire que, les flambeaux étant allumés, il sera plus heureux encore. C'est une opérette si l'on veut; une opérette moins extravagante que *Chilpéric*. Mais dans l'histoire de France comme dans l'histoire du théâtre cinquante ans séparent Chilpéric de Dagobert. Cependant il y a plus de distance encore d'Hervé à M. Samuel-Rousseau. Sa partition est habile; elle est même charmante et on y prendrait un plaisir sans mélange si toutes les qualités qu'elle révèle étaient assaisonnées de plus d'originalité. Ce n'est pas que les idées plaisantes manquent; mais c'est le parti qu'on en tire qui déçoit, tantôt par trop de facilité, tantôt parce que le « métier » se laisse trop apercevoir. Il y a dans ces pages un souci de plaire qui trouve sa récompense. Il serait fort injuste d'ailleurs de ne pas reconnaître que les voix sont traitées avec égards, que l'orchestre sonne clair, et que le spectacle est agréable. Il l'est d'autant plus que la présentation fait le plus grand honneur à l'Opéra-Comique. Les

décors et les costumes de M. Guy Arnoux sont d'un goût et d'une ingénieuse variété qu'on ne saurait trop louer. Quand on sait l'exiguité de ce plateau sans « rues », on est étonné des prodiges qu'a réalisés le metteur en scène M. Max de Rieux. M. Eugène Bigot conduit l'orchestre avec sa coutumière maîtrise, appliquée à nuancer des teintes les plus justes les détails de la partition. Quant à l'interprétation vocale, elle est de premier ordre, avec Mlles Vina Bovy et Elen Dosia dans les rôles de la Reine et de Nantilde, avec M. Roger Bourdin, étonnant Eloi, caricatural et réel, cordial et fantaisiste; avec M. Arnoult, roi Dagobert étourdi à souhait et si bien chantant; avec M. Guénot, Odoric truculent; avec de petits rôles et des chœurs bien au point.

§

Sous la direction de M. Charles Munch, l'orchestre de la Société Philharmonique a donné plusieurs ouvrages pour quintette à cordes. La *Partita* de M. Alexandre Tansman, écrite en 1933, se compose des trois mouvements classiques, et, rapide et incisive, révèle l'habileté d'un musicien qui va droit au but et exprime sans détours ce qu'il veut dire.

Plus véhément et plus tendu, le *Prélude et Invention* de M. Marcel Mihalovici est d'une originalité d'idées et d'expression tout à fait remarquables. Ces qualités rares caractérisent le talent du jeune musicien roumain. On les connaissait; on est heureux d'en trouver confirmation à chaque œuvre nouvelle.

La deuxième *Symphonie* (en ut majeur, pour orchestre à cordes), de M. Jean Rivier, est elle aussi très caractéristique, et son auteur s'y reflète comme en un miroir. On y aperçoit un esprit délié, alerte, plein d'inventions, un esprit dont la subtilité ne va pas sans vigueur et dont le sérieux sait se détendre jusqu'à la gaieté. Mais sans doute est-ce l'adagio qui — comme toujours — nous livre le mieux l'intimité de cet artiste dont la tendresse se voile pudiquement sous les apparences alternées de la violence et de l'ironie dès qu'elle va se laisser surprendre.

Nous connaissions sous leur forme première pianistique les *Préludes* de M. Henri Barraud, révélés alors par Mme Hélène

Pignari, et qui, passés à l'orchestre n'ont pas perdu leur originalité puissante, leur émotion souvent cachée sous les dissonances, et demeurent des témoignages d'un art très personnel, servi par un métier remarquable.

Musique, de Bela Bartok, est une vaste et intéressante composition qui mérite son titre — car elle est pleine de musique en effet, pleine aussi d'audacieuses recherches techniques, mais qui ne cachent pas complètement la fraîcheur des idées. On aimerait réentendre ces pages qui sont bien de celles dont il est difficile de rendre compte dès un premier contact, si fugitif...

§

Julie Reisserova qui fut l'élève d'Albert Roussel, et qui est morte à Prague, sa ville natale, le 25 février dernier, a laissé d'unanimes regrets. Ses amis ont eu la pieuse pensée de donner un concert de ses œuvres, précédées du *Trio* de son compatriote Joseph Suk, et du *Trio opus 2* d'Albert Roussel. Dans une allocution émue, M. Victor Tapié, professeur à l'Université de Lille, a retracé la trop courte carrière de Julie Reisserova. Ses œuvres — qu'il s'agisse des *Esquisses*, admirablement traduites au piano par Mme Aline Van Barentzen, des mélodies, *Giboulées de mars* et *Sous la Neige*, fort bien chantées par Mme Arvez-Vernet, — expriment une noblesse d'esprit et une distinction remarquables en même temps qu'une sincérité profonde. Et ce sont ces qualités, en effet, qu'apprécient en elle tous ceux qui l'ont connue et qui déplorent aujourd'hui sa fin prématurée.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Vuillard. — Exposition des Peintres graveurs français. — Le Salon. — Mémento.

Lors des Expositions fragmentaires consacrées à Vuillard, nous avons regretté qu'une importante manifestation ne fût pas organisée en faveur de ce maître. Nous voilà comblés. L'Exposition du Musée des Arts Décoratifs a été réalisée avec le souci de donner une impression absolument complète de l'œuvre considérable de l'artiste, production qui s'étend sur un demi-siècle.